

## A l'ombre du Munich olympique



# LES ÉTRANGERS DE LA SPIELSTRASSE

UN samedi, pas n'importe lequel, le 26 août, date inaugurale des Olympiades 1972, destinées à effacer le cuisant souvenir de 1936. Les vertes collines du parc olympique sont construites sur les gravats et les charniers de la guerre. La Hofbräuhaus a oublié les discours de Hitler, son décor, connu dans le monde entier, est resté le même, un folklore à la Breughel soigneusement maintenu. Au restaurant du premier étage, les serveuses râblées vont et viennent ; une géante porte quatre chopas pleines dans chaque main, une autre interpelle les clients en cinq langues. On tape dans ses mains, un violoniste en gilet vert accompagné d'une guitariste en chignon blond joue des airs d'opérette ; une dianeuse assise, jupe relevée, dévoile une cuisse feline, un jeune homme traverse la salle, son ventre distendu ballotte sous son pull-over.

En bas, dans l'odeur de bière, des touristes à l'œil noyé sont affaissés sur les bancs, l'orchestre joue *Lili Marlène* en marche militaire. On pense à *Scènes de chasse en Bavière*, c'est inévitable, comme est inévitable l'angoisse du touriste, de l'étranger arrivé là avec ses souvenirs figés, face à la foule qui semble les avoir dépassés, qui vit trop bien cette ambiance. Il y a la queue devant le cinéma où se donne le film de Leni Riefensthal : *les Dieux du stade*, les Jeux olympiques de 1936, dont ceux d'aujourd'hui sont censés effacer l'image.

Les Munichois qui le pouvaient sont partis, ceux qui restent font l'impossible pour vous aider à vivre malgré une organisation qui paraît capable de tout contrôler, de tout intégrer : les champions, leur suite et leur contestation, le public innombrable, et quatre mille journalistes sportifs. Ceux qui doivent rendre compte du Festival culturel ne sont pas « programmés » sur l'ordinateur, autant dire qu'ils n'existent pas. Les hôtels réservés aux « accrédités » leurs sont interdits, même à moitié vides. Ils peuvent tout juste — ne resteraient-ils que quelques jours — louer une chambre pour la durée totale des Jeux. La police, parallèle, omniprésente et discrète, surveille les théâtres, les rues, les restaurants, le parc.

### Le Theatron et les menhirs

Un parc splendide dans son ensemble comme dans ses détails, la tour, les stades, et entre la piscine et le lac artificiel, au creux de monticules couverts de gazon, un théâtre en gradins (le Theatron) d'où l'on voit les menhirs blancs de Ben et son immense pancarte : « *Lite is competition* ». Tout au long des routes, des échafaudages métalliques portent des projecteurs disposés en rectangles. De l'autre côté, entre le lac et la colline, la Spielstrasse est étroite, jalonnée de petites baraques vertes pour le matériel des troupes, pour les

organiseurs, pour les vendeurs de pizzas et de Coca-cola. On y trouve un plafond de ballons blancs, des formes métalliques sonores, un plancher musical, des petits podiums, des grands écrans, des postes de télévision couleur pour suivre les Jeux. Les lampadaires sont munis de vaporisateurs à parfums (lavande, santal, encens, etc.). La foule grimpe en file indienne jusqu'au sommet de la colline pour la vue d'ensemble. C'est une circulation incessante dans une géographie recomposée, qui fait penser à ces jardins pour fourmis ornés de petits paysages, enfermés dans des boîtes transparentes, que l'on offre aux enfants.

Derrière la fanfare du Grand Magic Circus, conduite par un Pierre de Coubertin à moustache bleu et rouge, superbe en frac et haut de forme gris, s'agglutine une foule hilare. Tout le monde rejoint le Theatron dont les gradins sont déjà pleins. Les anneaux olympiques enflammés par le cracheur de feu se calcinent et s'éteignent tandis que Jacqueline-la-Diva, couronnée de lauriers, vêtue d'une tunique blanche, chante quelque chose de wagnérien. Après la performance de l'haltérophile féminine russe qui se révèle être un homme, après la course de la princesse Anne sur un zèbre rhodésien, et le duel de l'escrimeur et du samouraï, arrive la troupe berlinoise « Mixed Media » avec une charrette qui n'est pas celle de Mère Courage. Elle installe des silhouettes découpées et basculantes de peuples opprimés, mime la guerre, annonce la fin de la guerre. Les soldats se transforment en athlètes. Une femme très belle, le visage et le corps entièrement peints en doré, les entraîne dans une lente marche de la paix : espoir pour les Jeux de 1992.

### Les Jeux du Vietnam

Les Japonais de Terayama ont choisi ceux de Mexico 1968 : brutalités policières représentées par des violences érotico-grand-guignolesques. Une femme presque nue sous un châle rouge parcourt le public, les étudiants sont enchaînés, flagellés, une hétéra, sur une sorte de palanquin, mange des petits pains ronds. En prologue, deux servants masqués ont déroulé devant les pas d'un homme en habit un long tapis rouge jusqu'au lac : l'homme saute. Malheureusement l'humour agressif fait place à la gravité et à l'ennui : un enfant fabrique des petits avions en papier qu'un soldat prend et détruit. Puis, un avion se construit minutieusement sur scène, et le spectacle se termine par un long et véhément discours en japonais.

On peut voir encore des mimes israéliens qui semblent échappés d'un programme de music-hall pour fête de charité. La troupe de Mario Ricci (Rome) propose un jeu dans un labyrinthe. Les marionnettes de Michel Meshke (Suède), installées sur

la Spielstrasse, éclatées dans plusieurs castelets, racontent les Jeux de 1912. Une troupe munichoise, les « Gobbi », singe timidement les sportifs. Le Caravan Theatre (New-York) joue sur le seul grand plateau de la Spielstrasse les origines des Jeux, Sparte, Athènes et le Vietnam avec des textes de la « beat generation ». C'est une troupe qui, aux Etats-Unis, se produit dans les rues et dans les prisons, et qui s'inspire trop étroitement des Bread and Puppets. Il y a encore une troupe allemande avec quatre-vingts personnes, on attend des Argentins (ETEBA), des Anglais (Pip Simons). Le théâtre est permanent, réussi. La culture est gratuite. Il y a des milliers de spectateurs heureux, qui photographient et regardent avec une bonne volonté dévoreuse : on a l'impression que l'on pourrait leur montrer n'importe quoi, un homme en train de se faire égorger, sans provoquer de réaction ; ils sont prêts à tout, tout est spectacle, cette force de passivité devient effrayante.

### Au dixième de seconde

On peut bien contester les Jeux et leur utilisation commerciale, le sport et son utilisation nationaliste, promener une charrette où sont collées des photos de soldats nazis fusillant des otages (la charrette des Berlinois), tenter de ridiculiser les champions qui, de l'autre côté du lac, se battent pour un dixième de seconde en plus ou en moins, s'accuser ou accuser les autres, rien ne viendra troubler la sérénité olympique. L'organisation absorbe et broie toutes les aspérités, même si elle oublie quelques détails matériels : par exemple, les comédiens sont obligés de rester maquillés entre leurs deux « prestations » quotidiennes parce qu'il n'y a pas de douches, qu'ils habitent très loin et que, d'ailleurs, dans le lycée où ils sont logés (en dortoir), les douches n'avaient pas été prévues. Un programme idéal a été élaboré au dixième de seconde, impossible à tenir, parce qu'un spectacle ne se minute pas comme une compétition, et surtout un spectacle de rue.

Face à l'énorme machine des Jeux, la culture est canalisée, complètement intégrée.

COLETTE GODARD.

